

Genèse 19, v. 1-7 et 19
Dimanche 28 juin 2026, Evreux

Au-delà de nos préjugés : le vrai péché de Sodome

La violence contre le vulnérable

Certains textes semblent connus avant même d'être lus. Sodome et Gomorrhe en font partie. Leur nom est devenu un proverbe, parfois une injure, le résumé commode d'une faute que l'on attribue volontiers aux autres. À force d'en parler, on n'entend plus vraiment ce chapitre : le récit s'est figé en cliché, et le cliché dispense trop souvent de lire.

Aujourd'hui, je vous propose de rouvrir le livre. Non pour confirmer ce que nous savions déjà, mais pour laisser le texte nous surprendre, et peut-être nous déranger. Car si l'on veut savoir ce qu'était vraiment le péché de Sodome, il ne faut pas demander à nos préjugés : il faut demander à la Bible elle-même. Et la Bible répond, avec une clarté qui chaque fois nous étonne.

Regardons d'abord ce que Genèse 19 met sous nos yeux. La scène s'ouvre sur un geste : Lot est assis à la porte de la ville, et lorsqu'il voit arriver deux étrangers, il se lève, se prosterne, les presse d'entrer chez lui. Dans le monde de la Bible, accueillir l'étranger n'est pas une politesse : c'est un devoir sacré, une question de vie ou de mort. Hors des murs, la nuit, un voyageur sans toit est un homme livré aux bêtes et aux brigands. Recevoir l'étranger, c'est lui rendre la vie.

Et c'est précisément là que le récit bascule. Toute la ville — le texte insiste : « depuis les enfants jusqu'aux vieillards, toute la population » — encercle la maison de Lot et réclame qu'on lui livre les hôtes pour les violenter. Ce que Sodome veut faire, ce n'est pas seulement une agression : c'est l'exact contraire de l'hospitalité. Là où Lot ouvre sa porte pour protéger, la ville force la porte pour détruire. L'étranger, au lieu d'être accueilli, doit être humilié, dominé, anéanti.

Le péché de Sodome, tel que le chapitre 19 le donne à voir, c'est cela : une société entière qui a fait de la violence contre le plus vulnérable sa manière d'être ensemble. Pas un dérapage individuel, mais une unanimité — « toute la population accourut ». Le mal y est devenu la norme, partagé, sans une voix pour s'y opposer. Voilà ce qui crie vers le ciel.

La confirmation par les prophètes

On pourrait s'arrêter à l'épisode, et le lire comme l'histoire d'un crime des plus abjects, celui qui humilie, qui détruit le corps et la psyché. Mais l'Écriture est son propre interprète — c'est un principe que la Réforme a tenu fermement : c'est la Bible qui éclaire la Bible. Or, lorsque les prophètes reviennent sur Sodome, ils nomment le péché de la cité, et ils le nomment autrement que nous.

Écoutez le prophète Ézéchiél. Dieu lui-même définit la faute, et le texte est d'une netteté désarmante :

Voici quel fut le crime de Sodome, ta sœur : elle avait de l'orgueil, elle vivait dans l'abondance et dans une insouciance sécurisée, elle et ses filles, et elle ne soutenait pas la main du malheureux et de l'indigent. (Ézéchiél 16, 49)

Voilà la définition donnée par Dieu. Orgueil. Abondance. Sécurité tranquille. Et, au cœur de tout : « elle ne soutenait pas la main du malheureux et de l'indigent ». Le péché de Sodome, c'est une prospérité repliée sur elle-même, une ville rassasiée qui ferme son poing et détourne les yeux du pauvre qui frappe à sa porte. La violence du chapitre 19 n'est que le fruit mûr de cette dureté-là : une société qui a cessé d'accueillir finit par agresser.

Le prophète Ésaïe va dans le même sens : il appelle « chefs de Sodome » et « peuple de Gomorre » non pas des débauchés, mais des gens religieux, multipliant les sacrifices, dont les mains sont pleines de sang et qui n'écourent ni l'orphelin ni la veuve (Ésaïe 1, 10-17). Et Jésus lui-même, envoyant ses disciples, déclarera qu'il sera fait à Sodome un sort plus supportable qu'à la ville qui refuse d'accueillir les messagers de l'Évangile (Matthieu 10, 14-15). Là encore : le péché qui rapproche de Sodome, c'est le refus d'accueillir.

Si Dieu juge, c'est parce qu'il prend au sérieux le cri du malheureux que la ville a fait taire. Un Dieu qui resterait indifférent à l'injustice ne serait pas un Dieu d'amour, mais un Dieu complice. Le feu qui tombe sur Sodome, c'est l'envers d'un amour bafoué : Dieu ne supporte pas que l'on piétine ceux qu'il aime.

Quand Dieu nous saisit par la main

Et pourtant — car l'Évangile commence toujours par un « et pourtant » — ce chapitre terrible n'est pas seulement un récit de jugement. Au cœur même du désastre, il y a une main qui saisit. Lorsque Lot hésite encore, le texte dit une chose bouleversante :

« Comme il tardait, les hommes le saisirent par la main, lui, sa femme et ses deux filles, car l'Éternel voulait l'épargner » (Genèse 19, 16).

Lot ne se sauve pas lui-même. Il est saisi par la main. La délivrance ne vient pas de sa vertu — Lot n'est pas un héros, le récit ne le cache pas — mais de la miséricorde qui vient le chercher jusque dans la ville condamnée. C'est tout l'Évangile en raccourci. Devant le juste jugement de Dieu, aucun de nous ne tient par ses propres forces. Mais Dieu, en Jésus-Christ, est venu nous saisir par la main au cœur même de notre nuit.

Si nous prenons l'Écriture au sérieux, alors ce chapitre cesse d'être un récit sur les autres pour devenir un miroir tendu vers nous. Car la tentation de Sodome n'est pas une perversion exotique réservée aux temps anciens : c'est la tentation permanente des sociétés prospères, et la nôtre y compris. L'orgueil du rassasié. La sécurité de celui qui a, et qui ne veut rien savoir de celui qui n'a pas. La porte qu'on ferme à l'étranger, au migrant, au pauvre, au gêneur.

La Réforme nous a appris à ne jamais lire la Loi comme une affaire extérieure, que l'on observerait du dehors. Calvin disait que la Loi est un miroir : elle nous est donnée pour que nous nous y reconnaissons. Et quand Dieu dit de Sodome qu'« elle ne soutenait pas la main du malheureux », ce n'est pas seulement un jugement sur une ville disparue. C'est une question posée à nos vies, à nos budgets, à nos votes, à nos peurs : qu'avons-nous fait de la main que le pauvre nous tend ?

Ne nous y trompons pas : le jugement de Dieu sur Sodome n'est pas une colère capricieuse. C'est le sérieux de Dieu pour le pauvre. Si Sodome a fermé sa porte, le Christ a ouvert la sienne — jusqu'à se laisser lui-même conduire hors des murs de la ville, rejeté, livré, crucifié à la place du gêneur, pour que les exclus aient une place. Celui qui n'avait pas où reposer sa tête, l'étranger par excellence, a porté sur la croix le jugement que méritait notre dureté de cœur.

Voilà pourquoi nous pouvons entendre ce texte sans désespoir. Le Dieu qui juge l'injustice est le même qui, en Christ, tend la main pour nous arracher au feu. La grâce ne supprime pas le sérieux du péché : elle l'assume jusqu'au bout et le traverse. Ce que Paul résume en disant : « là où le péché abonde, la grâce surabonde » (Romains 5,20).

Convertir notre regard

Frères et sœurs, le récit de Sodome ne nous est pas donné pour que nous montrions du doigt les villes maudites d'autrefois, ni pour alimenter nos peurs. Il nous est donné pour convertir notre regard. Il nous demande, très concrètement : à qui ouvrons-nous

notre porte ? La main du malheureux qui se tend, la soutenons-nous, ou la lâchons-nous ?

Car nous avons été, nous aussi, des étrangers que Dieu a accueillis. Nous avons été, nous aussi, saisis par la main alors que nous tardions. Et cette grâce reçue nous envoie : « J'étais un étranger, et vous m'avez recueilli », dira le Christ au dernier jour (Matthieu 25, 35). L'hospitalité n'est pas une option de la foi ; elle en est le signe. Une Église qui ferme sa porte trahit le Dieu qui lui a ouvert la sienne.

Que le Seigneur fasse de nous, non pas une cité repliée et rassasiée, mais une maison ouverte, à l'image de la sienne ; et que, saisis par sa main, nous tendions à notre tour la main à celui qui tombe.

Pierre-Yves CLAIR